

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation [1857-1876]

Herausgeber: Société jurassienne d'émulation

Band: 19 (1868)

Artikel: L'abîme appelle un autre abîme

Autor: Besson, Paul

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-555351>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POÉSIE

~*~

L'ABIME APPELLE UN AUTRE ABIME

C'est le port au matin ; les flots dorment encore
Sous les premiers rayons que leur jette l'aurore,
Mais frissonnent déjà sur leur couche d'azur.
L'alcyon dans son nid s'éveille, l'air est pur ;
Point de nuage au ciel, point de tempête à craindre ;
La mer à l'horizon blanchit et l'on voit poindre
Un long ruban filé dans la pourpre et l'argent.
C'est la nuit ; c'est le jour : double reflet changeant !

—
Mais le soleil a lui ; là, bien loin, sur la rade,
Un navire se joue, avance et rétrograde,
Caressant chaque flot, comme un puissant lutteur
Qui ménage sa force et manœuvre en vainqueur.
Tout est bruit sur le pont, tout est chant dans les voiles ;
Le jour est là, le vent gonfle déjà les toiles ;
Le navire s'élance, et les fiers matelots
Mêlent leurs cris d'adieu au murmure des flots !

—
Salut à toi, joyeux navire,
Aux flancs d'airain, aux ailes d'alcyons !
Dompte les mers, et viens nous dire
Ce que là bas ont fait les nations !
Va ! notre regard suit tes traces
Comme une mère son enfant ;
Brave le tropique et les glaces,
Puis, reviens à nous triomphant !

Mais qu'ai-je vu ? Là bas, dans la cale profonde,
Une fente légère ouvre passage à l'onde ;
Goutte à goutte, toujours elle glissé ! toujours !
C'est la mort, c'est l'abîme aux bruits lointains et sourds
Qui pénètre en silence, et, calme, sans merci,
Vient crier au navire : Arrête, me voici !
Tout est chant sur le pont; tout sourit à la joie ;
Et l'océan bientôt va dévorer sa proie,
Et l'eau toujours pénètre, et le flot s'agrandit,
Et le vaisseau puissant, tordu comme un maudit
Va rouler sur sa quille au milieu de la brume !...
Plus rien !... Tout a sombré sous un linceul d'écume !
Ainsi notre espérance ; ainsi l'humanité
S'élance loin du port vers un but arrêté.
Et nous le saluons ce glorieux navire
Qui sillonne la mer, léger comme un sourire,
Brillant comme un beau ciel ; et pour lui nous rêvons
Gloire et succès, couronne aux lumineux rayons.
L'avenir est à lui ; rien à craindre ; l'espace,
La mer et l'ouragan s'inclinent quand il passe !...
Mais soudain, le navire immobile, sans bruit,
A sombré pour toujours dans l'éternelle nuit !

Ah ! c'est que notre siècle est trop fier de sa force.
L'univers est à moi, dit-il, brisons l'écorce
Dont cherche à se couvrir un culte vermoulu.
A d'autres ces vieux mots : l'infini, l'absolu ;
Je m'appelle matière, ainsi plus d'évangile !
Brisons l'antique idole aux pieds pétris d'argile,
Soyons nos Dieux à nous, et que l'homme géant
Vienne jeter sa foi dans le gouffre béant !

Et l'âme, dans la nuit, navire sans pilote,
Au gré de tous les vents, au hasard, tourne et flotte ;
Devant son phare éteint, elle erre sur la mer.
Et puis au fond des cœurs se fait un vide amer,
Invisible d'abord, mais par où, goutte à goutte,
S'infiltre le poison du vice avec le doute ;
Et le flot croît toujours, irrésistible, affreux,
Enserrant notre cœur de ses replis nombreux ;
Et dans les bras impurs de ce fantôme sombre
La conscience en vain se débat ;... puis tout sombre !

Eh ! n'avons nous pas vu dans nos siècles d'orgueil
Des peuples étouffés, vivant dans leur cercueil,
Cadavres mutilés traînés à la voirie ;
Des mères, des vieillards, pleurant sur leur patrie
Et jetant l'anathème au front de leurs bourreaux ?
Avons nous oublié tous ces peuples troupeaux
Vendus au plus offrant, ou bien que la victoire
Casernait à son gré dans le champ de l'histoire,
Comme si l'on pouvait oublier à la fois
Ses pères, son foyer, sa patrie et ses droits ?
Qu'importent les traités ! La force règne en maître.
Qu'importent les forfaits que l'homme a pu commettre !
La gloire efface tout, oui tout, même le sang !
Et l'on s'incline aux pieds d'un monstre tout puissant !

Oh, pourquoi, loin de nous, parmi nous, tant de honte ?
Pourquoi ce flot d'horreur qui toujours hurle et monte,
Couvrant l'humanité de son impur manteau ?
Pourquoi faut-il gémir sous l'horrible fardeau
Qui fait ployer nos fronts ? Oh, pourquoi la souffrance,
L'esclavage, l'exil, la mort sans espérance ?
Pourquoi tant de misère et de larmes enfin ?
Pourquoi ! Partout ailleurs on chercherait en vain ;
Voyez ! un vide est là dans la cale profonde,
Et le mal envahit le navire du monde !
Plus de maître, dit-on, plus d'obstacle à nos pas !
Mais !! Plus de Dieu là haut, plus de morale en bas !
Plus de droit assuré, plus de sainte justice !...
Oh ! le doute est amer, et les filets qu'il tisse
Pénètrent de leurs nœuds au plus profond du cœur.
Oui, faut-il s'étonner que le monde vainqueur,
Orgueilleux de sa force, épris de son génie,
Gémisse, lutte, souffre une lente agonie,
Erre comme un aveugle et le front soucieux,
Quand son étoile d'or a disparu des cieux ?

Frères, le ciel est noir au dessus de nos têtes ;
Notre peuple gémit sous le choc des tempêtes.
Qui sait ce que les vents apporteront demain ?
A l'œuvre ! sur la plaie il faut mettre la main,
Il faut combler ce vide, et comme nos vieux pères,
Adopter pour devise, et dans les jours prospères,
Et dans les jours de l'ombre et de l'adversité,
Les mots d'autrefois : Dieu, patrie et liberté !

PAUL BESSON.